



thierry bodin-hullin

# les maritimes

*accompagnées de dix-huit linogravures  
de christophe bodin-hullin*



*l'œil ébloui*





© l'Œil ébloui, 2013  
ISBN: 978-2-9541432-2-4





*L'œil ébloui est bleu*







**J**'AI REGARDÉ LA MER. Du plus loin que je me souviens, des heures, des journées, des années qui confinent à l'éternité. J'y ai trouvé une occupation, de quoi conjurer l'ennui, et de l'occupation, j'en ai fait ma décision, elle guérira ma peine. Dans son chancelant miroir, je me suis surpris à y verser mes larmes ; j'y voyais, plus qu'une émotion soudaine, la croyance à mes désirs. Je lui sais gré d'avoir touché mon âme, même si son agaçant et contrariant mystère ne m'a pas toujours éclairé, même si, dans des périodes d'intense dépression, elle s'est montrée intraitable et m'inspirait plus la défiance que le réconfort. Même si. À la longue, à la très longue, elle m'a convaincu qu'il y avait quelque raison d'espérer, une raison plus forte que le doute.





IL EST DES SILENCES  
plus imposants que d'autres,

des présences  
qu'il suffit d'écouter.

Les arbres disent très bien cela.  
– La mer aussi.





JE SUIS PARTI À SA RENVERSE. Non dedans mais devant. Pour devenir à son niveau.

Je la sais d'averses et de fleuves. Et d'abordage et d'abondance. Entre autres.

\*



De l'espace en moi à l'étendue de mer, je devine les plans qui n'ont ni fin, ni forme. Qui existent pour décupler les forces, tout obliques aux sens.





IL ME CONFIE :

C'est ici que je me sens le mieux, je viens souvent divaguer sur ces rochers qui épousent les plis et replis de mon corps,

je m'installe et observe,  
je suis le mouvement de l'eau,  
j'oscille me projette m'y obstine ;

vois les marques qu'elle grave dans la roche et dans la pierre des maisons,  
les craquelures qu'elle dessine dans le bois des bateaux,  
son mélange avec le sable l'air et la terre,  
sa trace dans le vent,

entends ce boucan comme il rythme la vie d'ici,  
il emplit les espaces, envahit les êtres, c'est un bruit assourdissant qu'on n'écoute plus avec le temps, mais quand tu le perçois vraiment il





s'empare de toi, ne te quitte plus et annonce  
des histoires qui deviennent des aventures ;

la mer est vacarme, je m'ébruite en elle ;

cruelle me dis-tu, j'entends cette cruauté, sans  
arrêt aux aguets, toute contenue ;

et quand elle me prend, me remue, m'entraîne  
et me malmène, c'est cette violence que j'ap-  
pelle de tout mon soûl, elle, empreinte de vie,  
de la soif de vivre ;

ici, face à la béance, je me libère je me vide je  
ne pense à rien, j'attends, et cette attente vaut  
toutes les avancées du monde.







QUAI DU GRAND ET VIEUX PORT, alors qu'il fait tendre et soleil pleine fin d'après-midi, le port dort, ne veille ni ne surveille quoi que ce soit, il dort tant qu'on se demande ce qui adviendra quand surviendra l'inattendu, qui préviendra quand surgira l'intrus ?

Entre le quai, les deux digues et la criée, le port est avant tout la mer et la mer du port, c'est la même que l'autre, au dehors. Sauf que la mer du port est une mer en sursis. Alors quand le port dort, que tout est calme apaisé reposé et que le muscadet est bon à boire, ce n'est pas très rassurant, c'est même inquiétant ; et si la mer ? et si la mer quoi ? eh bien si elle décidait de s'emporter, comment réagirait le port s'il dort ?

— Je ne dors pas, dit le port, jamais je ne dors, je reste sur le qui-vive et je veillerai toujours du coin de l'œil, je vois tout ce que vous ne voyez





pas, vous n'avez rien à craindre, ce n'est pas votre boulot c'est le mien, vous pouvez compter sur moi, je guette tout autant le jour et la nuit, tout, le quai les digues et la criée, tout ce qui se prépare avant l'océan.

— Je sais les embruns les brumes le mouvement des flots le recul des eaux le vide et le trop-plein, je sais les marins leurs caps et leurs bagages, connais parfaitement les heures des marées à la seconde près, les humeurs marines, les départs ou les arrivées, les flux et les reflux, sais très bien distinguer le sommeil du frémissement, le faux mouvement de l'annonce, je sais tout cela, mais chut je ne dois pas trop parler, il faut que je veille, je fais mine de dormir, je somnole, il fait soleil, j'assiste à mon début de sieste et si le rêve me surprend, en sursaut je me reprends, je ne vis pas je veille.

Cette parole de port alors que je bois mon verre, que j'écris et que la soirée s'annonce, ce doit être la lumière, la lumière déclinante du jour, qui me fait l'entendre.





Un port, ça ne dort pas, c'est bien connu, ça ne dort pas, ça veille, exactement comme le phare en bord de digue, le grand phare à la porte du vieux quai, le grand phare au départ des quêtes et des épopées.



